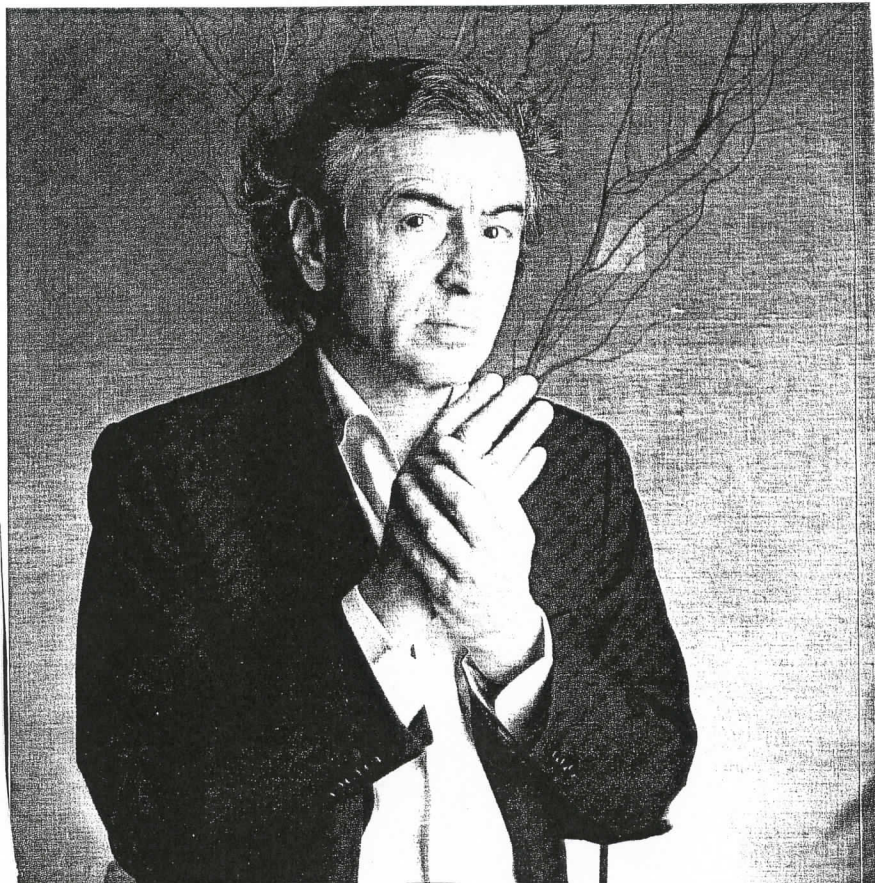


Bernard-Henri Lévy : fenêtre sur cours



Le Journal
dimanche

Dimanche
26 février
2006.

Bernard-Henri Lévy, lundi 20 février à l'hôtel Montalembert, de retour des Etats-Unis. Il accroche la passion comme d'autres la lumière. Photo R. Escher pour le JDD

Marie-Laure Delorme

EST-CE QU'ON n'est pas un peu cramé à force de vivre sous les néons ? Bernard-Henri Lévy est comme les Etats-Unis, un pays où la nuit ne tombe jamais. Une vingtaine d'ouvrages, des prises de position politiques, six livres sur sa personne, un film oubliable, des apparitions médiatiques à la pelle. Il y a ceux qui l'aiment (ses amis parlent de son besoin sincère de reconnaissance) et il y a ceux qui ne l'aiment pas (ses ennemis parlent de son besoin insatiable de puissance). Mais on se retrouve vite piégé, incapable d'aimer ou de ne pas aimer, mais sommé d'adorer ou de détester. Bernard-Henri Lévy accroche la passion comme d'autres la lumière. Il y a trop de compliments et de critiques ; trop de mensonges de lui et sur lui ; trop d'amour et de haine. Indigestion et suffocation. Bernard-Henri Lévy est un personnage caniculaire. On se dit qu'il doit forcément exister ailleurs et autrement. Peut-être à l'ombre de lui-même. Le philosophe est de retour en France après une tournée américaine effectuée pour la sortie d'*American Vertigo*. Il fait aujourd'hui penser, assis au bar d'un hôtel parisien, à un boxeur indélicat. Corps tendu, mots comptés, idées nettes, gestes fiévreux. Il ne se ressemble pas. Il allume quelques feux mais les éteint aussitôt. Il avoue n'avoir peur de rien mais regrette dans la foulée d'avoir lâché ces propos. Il tente de fuir, à grandes enjambées, sa propre caricature. Car il est arrivé, à force de vouloir tout contrôler, à ce douloureux paradoxe : l'homme vaut mieux que l'image.

Bernard-Henri Lévy est né en 1948 en Algérie. Il a rencontré la gloire en 1977 sur un plateau d'*Apostrophes*. Il y défendait *La barbarie à visage humain* (Grasset). Il n'a cessé depuis d'occuper le devant de la scène. Sifflements et applaudissements. Il a suscité des polémiques violentes (*L'idéologie française* est éreintée en 1981 par nombre d'intellectuels) ; connu des échecs retentissants (*Le jour et la nuit*, sorti sur les écrans en 1997, attire les quolibets) ; écrit de beaux livres (*Comédie, Le siècle de Sartre, Réflexions*

sur la guerre) ; participé à de justes causes (son film *Bosna!*, en 1994, sur Sarajevo). Bernard-Henri Lévy sait, comme la salamandre, vivre dans le feu. Mais l'accueil triomphal réservé en France à *Qui a tué Daniel Pearl?* (Grasset, 2003) ouvre la porte à une série d'essais à charge. Bernard-Henri Lévy y est taillé en pièces. On y dénonce sa fortune, ses réseaux, ses interventions, ses mensonges, ses origines bourgeoises. Sylvain Bourmeau, directeur adjoint des *Inrockuptibles*, ne désarme pas. Il explique pourquoi.

« J'ai voulu lutter contre l'antiaméricanisme par des rafales de réalité. Je disais déjà dans *L'idéologie française* que le cœur du fascisme résidait dans la haine phobique de l'argent et de l'Amérique. L'antiaméricanisme est une religion. »

« La figure BHL incarne l'état de profond délabrement de l'espace public : comment peut-il être tenu pour imposteur par 99 % des universitaires et soutenu par 99 % des journaux ? Voilà une assez bonne mesure de la crise de légitimité qui affecte la presse dans notre pays. Je concède seulement à BHL un sens aigu du système médiatique et un non-sens absolu du ridicule. » Six livres en un an « sur », « contre », « autour » de Bernard-Henri Lévy. Le philosophe avoue sa stupefaction. « Il y a tant de combats à mener et de gens à descendre, alors pourquoi moi ? *Les Inrockuptibles* me consacrent sept pages pour dire que je ne vaux pas une ligne. Olivier Toscer et Nicolas Beau expliquent, dans *Une imposture française* (1), que je suis un agent de la CIA. C'est énorme. On est dans la bêtise et la puérilité. Qu'est-ce que tous ces livres m'inspirent ? De l'incompréhension. Ils se vendent peu. Ça n'intéresse pas le public et ça ne m'intéresse pas moi non plus. »

Bernard-Henri Lévy a visité en 2004, sur les traces d'Alexis Tocqueville, pour le compte du magazine *The Atlantic Monthly*, les Etats-Unis durant près d'une année. *American Vertigo* est le portrait fouillé d'une Amérique baroloise aux ressorts dramatiques inaltérables. Lieux (musées,

prisons, églises), gens (anonymes, célébrités, politiques), idées (justice, démocratie, communautarisme). Le tout possède ses naïvetés, ses grâces, ses ridicules, ses beautés. Le roman a connu aux Etats-Unis un échec critique et un succès public. Aucune indifférence. Beaucoup d'articles, de salles comblées, d'exemplaires vendus, d'émissions de télévision, de débats de haut vol. Bernard-Henri Lévy retrouve, dans *American Vertigo*, ses thèmes de prédilection. « J'ai voulu lutter contre l'antiaméricanisme par

des rafales de réalité. Je disais déjà dans *L'idéologie française* que le cœur du fascisme résidait dans la haine phobique de l'argent et de l'Amérique. L'antiaméricanisme est une religion. » Les plus beaux passages d'*American Vertigo* sont sur les écrivains morts (Fitzgerald, Hemingway) ou vivants (Harrison, Mailer). L'auteur sait briser les masques pour voir en dessous les troubles.

On reproche à Bernard-Henri Lévy, comme à l'Amérique, une arrogance de tout-puissant. « L'Amérique n'est pas un pays arrogant. Elle possède un patriotisme blessé, incertain, pas sûr de lui, fondé sur la pointe d'épingle de quelques articles constitutionnels. » Est-ce qu'il faut rajouter comme lui ou pas comme lui ? Bernard-Henri Lévy désire tout savoir et pouvoir. Il veut passer pour ce qu'il n'est pas. Armure en béton armé. Les doutes sont pour lui des gouffres. Les timidités sont pour lui des stupidités. Tout le monde décrit l'homme privé comme généreux, angoissé, drôle, courageux. Ne monnayant pas ses amitiés. Mais, en public, il brique un ego surdimensionné. L'écrivain Olivier Rolin, même génération, mêmes études, mêmes combats mais surtout pas même attitude, en parle librement. « Je ne ressens aucune inclination

pour le personnage de BHL. L'assurance, la morgue, la vanité, l'absence d'humour (toutes ces choses plus ou moins synonymes, ou en tout cas s'impliquant l'une l'autre) sont des traits que j'abhorre. Mais d'un autre côté, je suis presque toujours d'accord avec les positions qu'il exprime, à contre-courant d'une certaine imbécillité prétendument progressiste. Je ne risque donc pas d'être de ses amis, tant pis, mais je suis souvent heureux et soulagé de le lire (tout récemment encore, dans *Le Monde*, sur le "triangle de la haine"). C'est sans doute là le plus important : nous sommes tout de même dans le même camp. » Bernard-Henri Lévy a réussi, échoué, trompé, gesticulé, pétitionné mais c'est une certitude : il est toujours allé au front pour les autres ou pour lui. Et on ne peut vivre sans se salir.

Bernard-Henri Lévy veut continuer à défendre son personnage. Il exige de relire ses interviews. « Je suis moins bon à l'oral qu'à l'écrit. C'est d'ailleurs pour ça que l'on devient écrivain. Je revendique le droit de réécrire mes réponses. Dans le corpus d'un écrivain, tout est mis à la même place : la phrase travaillée dans un livre et celle jetée à la diable lors d'une interview. Il n'y a que deux solutions : soit ne pas rencontrer les journalistes comme Kundera, soit exiger de réécrire sa parole comme moi. » On peut aussi avoir une confiance sans borne dans la postérité de son œuvre. Bernard-Henri Lévy n'exigera rien pour ce portrait. Mais il s'anime une fois le magnéphone rangé. On ne se retrouve plus alors coincé entre ce qu'il pense de lui ; ce qu'il veut que l'on pense de lui ; ce que l'on pense réellement de lui. Il ne ressemble plus à une icône miroitante. Il reprend des allures d'adolescent plein de panache et de bravache. Il parle des écrivains, des femmes, des guerriers. Il imite et s'imité. Si vous croisez Bernard-Henri Lévy, demandez-lui d'éteindre la lumière. Ça en vaut la peine.

American Vertigo, de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 500 pages, 20,90 €, (en librairie le 3 mars).

(1) Editions les Arènes.